

seau élastique qui l'oppressait, mais à chaque effort violent et saccadé du pauvre ronge-mailles le reptile répondait par un de ces efforts calmes, harmonieux comme le va-et-vient de la houle, irrésistible aussi comme elle, et courant comme un frisson de sa tête à sa queue.

Il est des gens assez heureux pour avoir vu dans les jungles de l'Inde ou de l'Afrique, une panthère ou un lion se tordre ainsi sous l'étreinte d'un constrictor; je n'ai vu, hélas, la chose qu'en raccourci, mais je ne l'oublierai point.

Bientôt la résistance devint moins forte; un à un les os du rat avaient craqué en maint endroit; ses cris s'éteignaient dans sa gorge comprimée sans relâche par les crochets du serpent. Un quart d'heure plus tard, son cadavre, pétri dans le sang et la bave, avait perdu toute forme, et nous vîmes le reptile, dénouant ses replis, s'allonger avec une satisfaction révoltante, hideuse préméditation d'une hideuse jouissance.

Alors commença pour nous un spectacle non moins curieux mais plus révoltant. Avec quelle volupté lascive l'odieux animal détendait maintenant les ressorts de sa souple machine! Avec quel laisser aller créole il ruminait les joies à venir de son estomac! Sa gueule s'ouvrit effroyablement, son cou se dilata au diamètre de l'écartement de ses mâchoires, et dans ce gouffre commença à disparaître le mets préparé, lentement, par saccades, par un effort du gosier qui envoyait chaque fois d'anneau en anneau jusqu'aux grelots de la queue un ondoisement plein de sensualité. Jamais la glotonnerie ne s'était révélée à moi avec ce cachet de débauche infecte. Durant la lutte précédente, cet animal rampant avait pu paraître beau d'énergie comme un sauvage conquérant; vautre maintenant dans un crapuleux oubli de toute autre chose que de lui-même, il était répugnant comme un Néron qui s'endort sur le ventre de la liberté étouffée.

A moitié festin, il s'arrêta, ses paupières se fermèrent, la torpeur succéda aux frissonnements de la gourmandise. Je me levai alors; j'étais en proie à un sentiment violent que je qualifierais volontiers d'indignation, n'était que l'indignation eût été puérile en pareil cas, car enfin il faut bien que tout le monde vive, pour vivre il faut manger, et chacun mange comme il peut; je pense que c'était plutôt un sentiment de dégoût très-exalté. Armé de la baguette de fer de ma carabine, je m'avançai vers lui. Ses yeux s'ouvrirent au bruit de mes pas et des torrents de fureur haineuse en jaillirent soudain, mais le corps demeura inerte, vaincu par une terrible réaction des muscles après des efforts trop passionnés. Cependant je m'aperçus en le considérant qu'il reprenait insensiblement de la vie, l'engourdissement de la digestion n'était pas complet encore et une imperceptible contraction du gosier en chassait peu à peu la proie déjà engloutie. La tige de fer s'abattit à temps sur lui et vengea le rat. Je coupai les sonnettes qui étaient au nombre de douze.

« Avouez, me dit en souriant M. de Raousset à qui je les offris, que si nous avions ici quelque aruspice intéressé à nous renvoyer chez nous, il aurait un beau texte à noirs présages! »

La présence de ce rat nous laissa supposer qu'il devait y avoir de l'eau dans le voisinage, mais nous n'en vîmes point. Sur ce, nous regagnâmes la plage en causant du projet d'aller à Guaymas par terre; M. de Raousset le proclama insensé de la part d'hommes aussi épuisés que nous l'étions, et obligés d'ailleurs à une grande circonspection dans ce pays plein de dangers de toutes sortes. Il demeura donc convenu que nous repartirions tous sur *la Belle*, à la première risée favorable, pour nous rendre aux *Tetas de Cabra*.

Nous fûmes retenus deux jours au Morro-Colorado.

A quelque chose malheur est bon : grâce à ce contre-temps nous échappâmes à la surveillance de la *Suerte*, qui, cédant elle-même à la violence de l'ouragan, était allée chercher un refuge dans l'*ensenada de Lobos*, à l'abri de l'île de ce nom, au sud de Guaymas. Nous avions dû nous croiser avec elle dans le courant de la journée brumeuse du 25. Ce fut notre première bonne fortune durant ce voyage, si tant est qu'on puisse qualifier de fortuné le sort de la souris qui parvient à se glisser dans la souricière sans être aperçue du chat.

J'avais fait provision d'ustensiles de pêche à San-Jose, et nous passâmes ces deux jours au milieu des rochers, dans une eau dormante, occupés à tendre des lignes aux poissons et à poursuivre dans leurs retraites moussues d'énormes langoustes, jouissant à la fois et des plaisirs du bain et des splendeurs d'un paysage sous-marin non moins riche et plus grandiose qu'à San-Benito. Là-bas la lumière inondait sans obstacle le fond du bassin; ici l'eau était plus profonde et de lourdes masses de roches noires y jetaient de grands partis-pris d'ombre d'un effet prestigieux. Nous ne prenions pas la peine de nous dévêtir pour nous livrer à ces jeux, et quelques minutes d'exposition au soleil suffisaient pour nous sécher. La température était si élevée que jamais le moindre frisson ne passait sous nos vêtements humides en sortant de l'eau; nous n'éprouvions en y entrant aucun saisissement; le milieu était plus agréable, mais la transition était à peine sensible.

Une petite brise du nord s'élève pendant la nuit du 27 au 28, et, la mer s'étant apaisée, nous mettons à la voile au jour naissant. L'aspect de la côte montagneuse que nous suivons nous remet en mémoire celle de l'île Santa-Margarita. Elle se prolonge ainsi jusqu'à la baie de *los Algodones*, au milieu de laquelle s'élève un

groupe d'îlots du même nom. En face de nous se dessinent les *Tetas de Cabra*, deux mamelons jumeaux auxquels leur conformation bizarre a valu ce nom très-mérité de mamelles de chèvre; ils sont un des points marquants de l'atterrage de Guaymas. La chaîne du littoral s'abaisse graduellement en arrivant au fond de la baie, et se détourne brusquement devant un plateau bas qui isole les *Tetas*. La brise a été molle toute la matinée; elle fait mine de nous abandonner complètement près des îlots, cependant quelques risées intermittentes nous poussent par saccades jusque dans une petite anse de la *Punta-Tordilla*, véritable nid de pirate bien couvert par des rochers à l'ombre desquels nous demeurons tapis.

Il était trois heures de l'après-midi. Après un bon repas, j'entends un repas substantiel, je pris aussitôt congé de la *Belle*. M. de Raousset, que j'avais éclairé sur le compte d'Albert, me donna cette fois pour compagnon de route mon ami le Dr Pigné-Dupuytren. Il nous enjoignit de faire diligence afin d'arriver le soir même à Guaymas, ce qui était rigoureusement possible.

Un long circuit sur le plateau pierreux et aride dont j'ai parlé, nous amena au pied des *Tetas de Cabra* et sur le bord d'un *estero*, sorte de lagune communiquant avec la mer. Les hauteurs qui l'entouraient nous barrant le passage, nous ne vîmes là encore d'autre chemin à suivre que le lit d'une rivière absente, qui s'ouvrait devant nous encaissé entre des parois escarpées. La voie était large et bien nettoyée, d'une pente presque insensible, quelque peu sablonneuse pour tout inconvénient. Malheureusement elle nous éloignait du but, ce qui était un vice rédhibitoire.

Après deux longues heures de marche, elle nous conduisit dans une plaine rocailleuse d'un aspect désolatif,

déserte comme tout le pays que nous avons parcouru déjà, maigrement parée de pieds de *mesquite*, de cactus cylindriques ou candélabres et de magney sauvage, qui, se faisant repoussoir les uns aux autres, servaient à faire ressortir la navrante étendue du paysage sans en rompre la monotonie.

Là nous nous consultâmes. La boussole dont nous étions munis nous disant clairement que nous étions dévoyés, force nous fut de rebrousser chemin. Un examen plus minutieux nous fit découvrir, non loin des mornes connus sous le nom d'*Altos-Picachos*, dans le flanc des collines basses mais accores placées à l'orient du ravin, un sentier de chèvres qui avait échappé à nos premières investigations. Il nous permit de gagner leur sommet. Dans le repli d'un étroit vallon qu'il traversait s'élevait une misérable hutte de berger; malgré son apparence déserte, l'espoir d'y trouver de l'eau nous y poussa et il n'y avait point de serrure à forcer pour y pénétrer, mais elle ne contenait, hélas! que quelques poteries ébréchées et poudreuses, aussi sèches que notre gosier. A la chute du jour, nous descendîmes dans une plaine que bordait la mer à notre droite; le sentier se dirigeait vers la plage en serpentant à travers un triste chaparral émacié par la sécheresse, et ne rappelant à l'esprit, par ses teintes poudreuses, aucune idée de végétation.

Nous marchâmes tant qu'une clarté suffisante nous permit de reconnaître le sentier sur cette terre durcie jusqu'à la sonorité, où le pied de l'homme ne marquait pas. La nuit nous arrêta enfin au bord de la mer, au pied d'un mamelon pierreux, bizarrement posé là comme les ruines d'une pyramide, en face de la petite île *Chapatona*. Mourants de fatigue et de soif, nous songeâmes à prendre du repos et nous nous étendîmes sur le sable de la rive, seul endroit où nous pensions être en sûreté

du côté des reptiles. Nous nous étions dépouillés de nos vêtements de laine pour nous en faire une couche, et, malgré la légèreté de notre costume, nous n'éprouvâmes pas un seul instant, même au point du jour, cette sensation de fraîcheur qui accompagne dans nos climats les nuits les plus chaudes, et dont nous avons souffert même à l'île Santa-Margarita par une latitude plus basse; la brise de la mer, s'échauffant en passant sur la péninsule, donne aux côtes de la Sonora une température beaucoup plus élevée; cette température varie de 30° à 40° centigrades à l'ombre dans la saison sèche.

L'aurore nous trouva en marche. Le sentier s'éloigne du rivage et pénètre de nouveau dans le chaparral où la chaleur devient accablante dès les premiers rayons du soleil. Une soif qui datait de la veille, une soif de Santa-Margarita, en un mot, nous prit à la gorge. A *l'estero del Soldado*, nous essayâmes de prendre un bain, mais cette lagune n'a pas de fond et la plage s'allongeait si doucement qu'il eût fallu faire un quart de mille pour avoir de l'eau jusqu'à la ceinture; des nuées de moustiques, les terribles *sancudos*, s'abattirent sur nous dès qu'ils nous virent sans défense, pendant que des légions d'écrevisses menaçaient nos pieds; nous nous tîmes pour battus sans en demander davantage. Tout autour de la lagune le sol était couvert d'une croûte saline qui criait sous nos pas; à partir de ce point, le sentier s'enfonçait dans l'intérieur. Un ruisseau nous barra bientôt le passage; l'eau en était si limpide, si séduisante, que nous nous penchâmes pour en boire. Hélas! elle était salée; c'était un bras de *l'estero*.

Un homme à cheval parut sur le bord opposé qui était un talus élevé; boire étant désormais notre seule préoccupation, je le hélai pour m'informer de lui s'il n'y avait pas d'eau douce dans le voisinage, mais à notre

vue il tourna bride et disparut au galop. Cette conduite nous démontra combien notre mine était peu prévenante. Les raisons qui avaient fait découvrir à l'alcade de San-Jose que nous étions des *caballeros*, n'existant plus, nous tombions dans la loi commune, et des vêtements de marins en lambeaux, des bottes rougies et éventrées, de longs cheveux, des barbes incultes, des visages hâves, des yeux brillants d'une animation fébrile, des revolvers, des coutelas, des carabines, ne constituent, je pense, en aucun pays, des titres à la sympathie et à la confiance publiques.

La soif nous terrassait, et cependant il fallait marcher ; mettre une balle de plomb dans sa bouche pour y entretenir l'humidité est une de ces mystifications de romanciers qui n'a pas cours dans la vie réelle : nous le savions depuis longtemps. A Guaymas seulement nous espérions trouver l'adoucissement de notre souffrance, et Guaymas ne pouvait être bien éloigné. Nous avançons péniblement dans un silence qui tenait de l'hébètement ; je sais bien que je ne jouissais pas à ce moment de la plénitude de mes facultés mentales. Tout à coup un murmure confus vint frapper mes oreilles ; il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était le tumulte des troupeaux. Les mugissements des taureaux dominèrent bientôt l'ensemble, nous doublâmes le pas. Un peu plus loin, nous distinguâmes le bêlement plaintif des moutons, puis le chant du coq ; nous approchions sans doute d'un *rancho*, dont l'épaisseur du chaparral dérobait la vue.

Un spectacle magique se déroula enfin à nos yeux éblouis.

« De l'eau ! de l'eau ! » nous criâmes-nous en même temps.

Sur une vaste citerne dont les murs blanchis révéraient les feux du soleil, se penchait un balancier colossal, supportant le sceau de cuir destiné à alimenter des

abreuvoirs autour desquels se pressaient les animaux. Un nuage passa devant mes yeux, et je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai agenouillé devant une auge de pierre, à côté du docteur, disputant aux chèvres et aux brebis étonnées une eau tiède et bourbeuse.

Une main se plaça sur mon épaule, je n'en fis cas ; elle me secoua rudement, je me retournai furieux : que me voulait ce trouble-fête ?

« Señores, nous dit l'étranger d'un air compatissant, cette eau n'est pas faite pour des hommes. Venez avec moi, vous en trouverez de meilleure ; je vous donnerai aussi de l'eau-de-vie, du lait, ce que vous voudrez enfin. » Nous le suivîmes.

Alors seulement nous apparut, à peu de distance de la citerne, un bâtiment en construction, dont les murs en *adobes* attendaient la charpente ; devant nous s'élevait un *jacal*, vaste cabane en bambous et en feuillage dans laquelle nous entrâmes. C'était une cuisine, et des mieux installées ; il y régnait une apparence d'ordre et de confort qui me surprit. Notre hôte nous offrit des sièges et donna l'ordre à une *moza*, une servante, de nous préparer du *pinole*. Le *pinole* est une boisson rafraichissante fort en usage au Mexique. Sa préparation consiste à délayer dans de l'eau, avec du sucre et de la cannelle en poudre, une mouture de maïs ou de froment, dont le grain a été, au préalable, grillé comme du café. Là ne se bornèrent pas les prévenances du Mexicain, qui était évidemment le maître de céans. Il plaça devant nous une bouteille de cognac d'importation française, nous offrit du café au lait, nous fit faire des tortillas. Nous usâmes de tout, je crois.

Cet homme pouvait avoir de trente-cinq à trente-huit ans ; il était bien de sa personne et portait en citadin un costume de campagnard aisé ; chapeau de Panama, chemise fine, *calzonera* de cuir jaune, large et très-

souple, ouverte du haut en bas sur la hanche et retenue avec de gros boutons d'argent bombés, bottes de peau de daim, ceinture de soie rouge. Il m'interrogea longuement et avec une autorité qui, mieux encore que sa tournure, me prouva que nous étions entre les mains de quelque personnage important et soupçonneux. Je lui dis que nous étions Français, déserteurs d'une goëlette américaine qui se rendait au *rio Colorado* et qui, surprise par le *temporal* de l'avant-veille, avait été chercher un abri au *Morro Colorado*, où nous l'avions laissée.

« Au *Morro Colorado* ! s'écria-t-il, vous vous trompez, c'est aux *Tetas-de-Cabra*. »

J'affirmai que je ne pouvais faire erreur, attendu que nous avions relevé les *Tetas* en passant, la veille du *temporal*.

« Cependant, reprit-il, il y avait, hier soir, une petite barque de dix à douze tonneaux au plus, mouillée au pied des *Tetas*. Je l'ai observée moi-même, avec cette lunette, du haut des *Altos-Picachos*. »

Je fis l'ignorant et l'assurai que, dans tous les cas, notre goëlette était d'un tonnage beaucoup plus fort.

Il s'enquit de ce que nous pensions faire à Guaymas. Nous allions nous joindre aux passagers du *Challenge*, dont plusieurs nous étaient connus : je citai MM. Guilhot, Laval, Desmarais, ainsi que le docteur Canton. Il nous apprit que l'on avait formé un bataillon français, dont M. Desmarais avait le commandement.

Nous nous levâmes alors pour nous remettre en route, mais notre hôte mit une insistance affectée à nous retenir. Un quartier de chevreau qui rôtissait dans un coin nous était destiné ; nous devions avoir grand-faim. — Ce n'était que trop vrai. — Il ne souffrirait pas que des hommes dans notre position quittassent sa demeure avec l'estomac vide. Il n'y avait aucun à-propos à résister,

nous cédâmes. Pendant que nous mangions, il sortit, je le vis parler à un *peon*, qui monta à cheval et partit à fond de train. Après le déjeuner vint le café, et nous fûmes enfin libres de quitter ce toit hospitalier. Nous remerciâmes cordialement le *ranchero*, qui refusa avec dignité la rétribution que nous crûmes devoir lui offrir. Il me souvint plus tard qu'il m'avait dit d'un ton expressif : — « Gardez votre argent, señores, il pourra vous être plus utile qu'à moi. »

A peine avions-nous fait deux cents pas, je m'aperçus que nous étions suivis par un homme à pied ; je crus le reconnaître pour l'avoir vu rôder autour du *jacal*. Cela sonnait mal. Pour vérifier le fait, je proposai à mon compagnon de nous asseoir ; l'individu en question nous dépassa et s'assit lui-même à quelques pas plus loin. Nous nous remîmes en marche ; il se leva et marcha.

En approchant du massif de montagnes dont Guaymas est environné le chemin s'élève graduellement. Devant nous, entre les hauteurs *del rancho* et celles de *Bacochivampu*, s'ouvrait le défilé étroit qui conduit à la ville. Nous laissâmes à notre gauche le *rancho*, vaste bâtiment carré qui commande le défilé ; il sert d'ouvrage avancé et sa possession est très-importante pour la défense de Guaymas du côté de la terre. M. de Raousset avait particulièrement recommandé qu'on l'occupât immédiatement, si l'on s'emparait de la ville avant son arrivée.

Nous nous engageâmes dans la gorge et les premières maisons de Guaymas ne tardèrent pas à s'offrir à nos regards. C'était un triste spectacle : des masures et des ruines, ainsi qu'à San-Jose. Sur le fond gris des *adobes* se dessinaient dans le lointain quelques figures blanches ; une conviction invincible s'établit en moi à l'instant.

« Ce sont des soldats, dis-je à mon compagnon, et, qui mieux est, des soldats chargés de nous arrêter. »

Le docteur, à qui je n'avais pu faire partager ma ma-

nière de voir au sujet de l'homme qui nous suivait, rejeta bien loin mes sombres pronostics. Pour moi, j'aurais volontiers tenu un pari sérieux sur un simple pressentiment. Cependant notre satellite s'était rapproché de nous et marchait sur nos talons. Bientôt nous distinguâmes cinq soldats — les quatre hommes et le caporal classiques — qui cherchaient un peu d'ombre au pied d'un mur en ruine. Le *peon* nous dépassa et se dirigea vers le caporal, avec lequel il entra en conversation. Le docteur commença à penser que mes pressentiments méritaient d'être pris en considération.

« Halte ! » nous cria le caporal au moment où nous passions fièrement devant lui.

Au même instant nous fûmes entourés, saisis, désarmés. Nous n'opposâmes aucune résistance impolitique, ce qui nous valut les éloges de l'honnête troupière et la promesse de conserver le libre usage de nos mains, si nous voulions nous laisser conduire en paix.

Un quart d'heure plus tard, nous étions dûment incarcérés au *calabozo* de Guaymas.

CHAPITRE XI.

Un *calabozo* mexicain. — Effet que nous y produisons. — Physiologies. — Arrivée de M. Guilhot et de quelques officiers français. — Interrogatoire. — Le colonel Campusano. — Une nuit orageuse. — La diane. — Le général Yañez. — Don Jose Calvo. — Liberté.

Depuis le cachot du collège, où ma mauvaise tête et mon aversion pour le grec m'avaient accidentellement conduit jadis, c'était la première fois que je franchissais le seuil d'une prison, du moins en qualité de pension-

naire. Mes débuts dans le genre m'ont laissé, j'en conviens, une vive impression, car le *calabozo* de Guaymas n'était pas dépourvu d'originalité.

Je me vis donc logé dans une vaste pièce, une grange, aux murs d'*adobes* non récrépis, détériorés par le temps et les locataires ; sous les pieds, la terre nue ; au plafond, des solives en troncs de palmiers non équarris ; pour tout ameublement, une cruche fêlée. Une porte étroite et basse, flanquée de deux petites fenêtres grillées percées à cinq pieds du sol, ouvrait sur le *patio* ou cour intérieure. Dans ce paradis, où l'on ne pouvait établir de courant d'air vu la disposition des ouvertures, l'atmosphère était étouffante, bien que les fenêtres n'eussent pas de volets et que la porte fût ouverte tout le jour ; il y régnait, en outre, une odeur méphitique, amplement justifiée par les habitudes des commensaux qui, pour n'avoir pas à demander trop souvent la faveur de traverser le *patio*, avaient consacré un des coins de l'appartement aux usages d'une vespasienne. Ces messieurs étaient au nombre de douze ou quinze, vieux et jeunes, Indiens et métis, sales, dépenaillés et porteurs de mines plus que suspects. Leur costume consistait invariablement en une chemise de cotonnade, blanche en principe et passant à l'état de charpie brute, et un large pantalon de même étoffe. Je remarquai même que la chemise n'était pas absolument de rigueur. Plusieurs avaient la tête et les pieds nus, d'autres portaient des sandales et de grossiers chapeaux de paille. Nonchalamment étendus sur le sol, autour d'un lambeau de *fresada*, couverture commune qui remplace la cape des mendiants espagnols, ils manipulaient d'ignobles tarots et se disputaient quelques cigarettes au hasard du *monte*.

La cour était petite ; le *saguan*, allée cochère des maisons mexicaines, fermé d'une grille à chaque extrémité, servait de corps de garde aux hommes du poste. Comme